



# Les fruits du myrobolan

Marco Martella



un endroit où aller  
*ACTES SUD*





## DU MÊME AUTEUR

*LE JARDIN PERDU*, Jorn de Précý, Actes Sud 2011.

*JARDINS EN TEMPS DE GUERRE*, Teodor Cerić, Actes Sud, 2014.

*UN PETIT MONDE, UN MONDE PARFAIT*, éditions Poesis, 2018.

*FLEURS*, Actes Sud, 2021.

Extrait cité :

Pasolini, *Il Vangelo secondo Matteo-Edipo re-Medea*,

Garzanti, 2020.

Illustration de couverture : DR

© ACTES SUD, 2023

ISBN 978-2-330-18001-0

MARCO MARTELLA

Les fruits  
du myrobolan

*un endroit où aller*  
*ACTES SUD*



*à Pascal*





*Mais les branches des arbres portent,  
dans l'intervalle des feuilles, un éclat  
lumineux et cet éclat lumineux entre les  
feuilles forme comme les fruits du silence.*

MAX PICARD

*Où, dans quels bienheureux jardins  
constamment arrosés, / sur quels arbres,  
aux calices de quelles fleurs tendrement  
défleuries, / mûrissent-ils, les fruits étranges  
de la consolation ?*

RAINER MARIA RILKE



*Pour la plupart des gens, la Brie, territoire situé dans l'Est du Bassin parisien, n'évoque qu'une campagne plate et monotone, celle que déjà Balzac qualifiait de "désert de céréales", des villages-dortoirs sous le ciel gris, des paysages silencieux.*

*Pour moi, qui y vis depuis vingt ans, elle a fini par devenir une sorte d'« imago mundi », une métaphore du monde moderne où les véritables lieux disparaissent les uns après les autres ; un monde qu'on ne fait que traverser en étranger et dans lequel cependant la splendeur, à l'état de restes ou de fragments clairsemés, surgit de temps à autre.*

*C'est de ces moments-là et des curieuses formes que la beauté prend pour se manifester – un arbre, un fruit mûr ou un visage un peu trop pâle pour être vrai – qu'il sera question ici.*



# LE GOÛT DU SAUVAGE



DE TOUS les arbres qui poussent dans la Brie, le prunier sauvage connu sous le nom de myrobolan est mon préféré. Pas seulement à cause de son nom, si curieux pour un arbre ; un nom presque enfantin et qui semble contenir mille résonances, un peu comme les noms des héros des contes de fées dans lesquels on ne croit plus mais qu'on n'a pas oubliés. À première vue, si l'on ne considère que son port ou son feuillage, on dirait que le myrobolan est un arbre campagnard comme tant d'autres. Il n'en est rien. Moi, qui l'ai découvert sur le tard, j'ai fini par l'aimer d'un amour presque fraternel, comme on aime un vieil ami ou un compagnon de route avec qui on a le sentiment de cheminer depuis longtemps. Le plus beau que je connaisse se trouve à l'entrée du village où je vis, tout près d'un petit pont en pierre enjambant un ruisseau. Je ne sais pas combien de fois je suis passé sous sa grande cime, la tête ailleurs, sans lui accorder un regard, jusqu'au jour où mon ami le Sibérien me le fit voir.

Pour être exact, il y avait bien un moment de l'année où je m'apercevais de la présence des myrobolans. Juste avant la fin de l'hiver, fin février ou début mars, ces arbres normalement très réservés se font remarquer lorsqu'ils se couvrent de petites fleurs à cinq pétales parfaitement blanches. Ce sont les premiers arbres à fleurir alors que les autres sont encore plongés dans le sommeil et que la campagne, prise dans le gel, est plus que jamais taciturne. Je ne pouvais les voir sans un petit pincement au cœur, car leur floraison immaculée me faisait penser à d'autres arbres qui fleurissent au même moment dans le Sud, les amandiers. Mais si les fleurs blanches de ces deux prunus, le myrobolan et l'amandier, se ressemblent, on ne peut imaginer des arbres plus différents. L'amandier, chanté par les poètes depuis l'Antiquité, annonce la fin de l'hiver joyeusement, sous un soleil plein de promesses, alors qu'ici, dans le Nord, le myrobolan parsème les bosquets de nuages blancs semblables à de petites congrégations de fantômes pensifs, toujours sur le point de s'évanouir. "L'hiver, semblent-ils murmurer, est loin, très loin d'être fini."

Ainsi, sans le vouloir, les myrobolans de ma campagne soulignent la distance infranchissable séparant ce paysage septentrional, qui est devenu mon paysage quotidien, de celui de ma jeunesse, lequel au fil des ans, depuis que je vis en France, s'est



transformé en une sorte de paysage idéal, absolu comme tout ce qui est perdu. Pourtant, maintenant je sais aussi que les timides floraisons hors saison des myrobolans briards comptent parmi les merveilles du monde végétal, que la vraie magie de la nature est là, encore plus que dans la splendeur d'un champ de coquelicots, d'une glycine ou d'un amandier en fleur.

C'est grâce au Sibérien, comme je le disais, que j'ai compris ça, si bien que c'est à lui qu'aujourd'hui je rattache le prunier sauvage, à lui et à son bref passage parmi nous.

Mais il faut d'abord que je parle de mon ami, ce qui n'est pas chose facile. Je ne sais combien de fois j'ai essayé d'écrire sur lui, toujours sans succès, pas seulement parce que je ne sais que peu de choses sur sa vie mais aussi parce que celle-ci me paraît encore aujourd'hui pleine de zones d'ombre, fuyante, en un mot impossible à raconter.

C'était il y a quinze ans. Personne n'a jamais su pourquoi le Sibérien avait ce surnom, ni qui le lui avait donné quand il arriva dans notre village au fin fond de la Brie mais, on était tous d'accord, il lui allait bien. Peut-être à cause de ses cheveux blond cendré et de son regard mélancolique, ou parce qu'on avait l'impression qu'il avait débarqué chez nous depuis quelque plaine interminable balayée par les vents,

aux confins de l'Europe. Cependant il parlait français comme tout le monde, et même mieux que tout le monde, me semblait-il, un français précis, presque littéraire. Mais quand on comprit qu'il n'était pas un immigré, encore moins un réfugié, c'était trop tard et il garda jusqu'au bout son surnom, son air exotique, l'air de quelqu'un qui est là mais qui pourrait tout aussi bien être ailleurs.

Ça faisait trois ans que je vivais dans le village, dans une maison que m'avait vendue pour pas cher un certain Ludovic, professeur de philosophie depuis peu à la retraite, qui habitait dans la même rue. C'était une demeure paysanne enduite de plâtre sur laquelle grimpait une vigne, que Ludovic utilisait comme gîte rural pour arrondir son maigre salaire de professeur de lycée. Tout était encore nouveau pour moi dans ce lieu où j'avais échoué un peu par hasard, au terme de plusieurs déménagements, et dans lequel j'étais deux fois étranger : d'abord parce que je viens d'un autre pays et aussi parce que cette région me paraissait une terre d'exil pour tout le monde, y compris pour ceux qui y étaient nés. Mais le village était silencieux et le silence était tout ce dont j'avais besoin pour écrire et faire mon jardin.

Le Sibérien arriva chez nous un jour d'avril, si ma mémoire est bonne. Lui aussi par hasard. Il devait vivre de petits boulots, disait-on au village, là où il en

trouvait. Il avait répondu à une offre d'emploi de la municipalité pour un poste de cantonnier et comme il était le seul candidat, il avait été embauché sur-le-champ. En peu de temps, la vue du jeune homme taciturne venu d'ailleurs, en train de débroussailler les bords des rues ou de vider les poubelles municipales, nous devint familière à tous. S'il ne parlait pas beaucoup, il souriait volontiers aux gens mais son sourire, chose étrange, semblait l'éloigner un peu plus de son interlocuteur. "Pauvre malheureux...", avait murmuré un jour mon voisin Ludovic. Nous étions dans la rue en train de bavarder, Ludovic, moi et une autre voisine, Suzanne, une dame d'un certain âge qui avait la réputation d'être très sage, une connaisseuse du cœur humain. On avait vu passer le Sibérien dans sa camionnette chargée de sacs pleins de déchets et de branches mortes, qui nous avait salués d'un geste et d'un demi-sourire. "Pourquoi malheureux ?" avais-je demandé. C'est Suzanne qui répondit. "Mais parce que les gens de cette espèce-là sont destinés à n'être nulle part chez eux...", dit-elle et cette phrase m'alla droit au cœur, car à ce moment-là je compris ce qu'au fond je savais déjà : qu'un jour le Sibérien disparaîtrait. Un peu comme ces plantes épineuses du désert sans racines, qui se posent là où elles trouvent un abri temporaire, entre deux cailloux ou au pied d'un tronc mort, avant que le vent ne les transporte ailleurs, où les yeux du